

ENTRE IMPRESSIONNISME ET POINTILLISME

LOUIS-JEAN CALVET

Sociolinguiste, Université de Provence

Je n'avais pas lu les articles d'Henri Van Lier lors de leur publication dans *Le français dans le monde* en 1989-90. J'étais pourtant un collaborateur plus que régulier de la revue, mais je ne sais quel pressentiment m'avait éloigné de ces textes. Ou peut-être avais-je jeté un coup d'œil sur les premières lignes du premier texte (*Le français et le jardin*) et avais-je haussé les épaules. On y trouvait en effet, on y trouve toujours, un mélange de mots techniques employés à contre sens, de néologismes pas toujours utiles, de mots rares et un peu pédants, de métaphores nombreuses (quelques exemples pour ces différentes catégories : tessiture, phonosémie, incorporité, moquette verbale...) qui nous menaient bien loin du vocabulaire et du discours scientifiques habituels. Bref, je n'avais pas poursuivi ma lecture au delà des premières phrases.

Après une telle introduction, il y a bien sûr de fortes chances pour que le lecteur s'attende de ma part à des excuses ou à un acte de contrition : j'ai lu, dorénavant, et j'ai compris mon erreur. Et bien non : je n'ai pas changé d'avis. On m'avait demandé une sorte de postface, ou un texte d'accompagnement, je n'avais répondu ni oui ni non, simplement que j'allais voir, j'ai donc lu les dix articles et le texte « théorique » qui les suit, et je n'ai eu aucune « révélation ». Henri Van Lier a de la culture et du style, une façon d'aborder les problèmes de langage caractéristique des philosophes et une certaine tendance à brouiller les cartes. Lorsqu'il traite par exemple du français il passe avec brio de la phonosémie à la syntaxe puis au comportement, aux idées politiques, au bipartisme, à la logique, aux grands desseins (Concorde, Ariane), à la mode (Coco Chanel), bref à tout et n'importe quoi. Et l'on se demande parfois, au détour de ses phrases, s'il sait lui-même ce qu'il dit. Que dit-il par exemple lorsqu'il écrit : « *La psychanalyse française parlera de «Moi» et de «Surmoi» là où Freud parlait de «Ich» et «Uber-Ich»* ». Est-ce une simple réflexion sur la traduction ? Une assertion plus profonde sur le français et les Français ? Ou sur les aventures de la psychanalyse hors de la langue allemande ? Et en quoi ceci contribue-t-il à une théorie de la langue ?

L'ordre déterminant/déterminé, ou son contraire, l'incite à considérer le français et l'anglais comme des pôles opposés, tout comme la forme active et la forme passive, ce qui le mène à d'étrange positions. Il écrit par exemple : « Si je dis 'Abel a été assassiné par Caïn', je vais droit au fait cru, brutal, un cadavre sur le sol, puis je m'occupe (légalement) de l'assassin. Si je dis : 'Caïn a assassiné Abel', Abel l'assassiné est mis en complément, et l'assassin, cause du résultat, est en sujet. On ne s'étonnera pas trop que beaucoup de tournures françaises actives se rendent en anglais par des tournures passives ».

Le propos n'est pas nouveau : certains ont déjà affirmé que *le chat mange la souris* était une forme française et que *la souris est mangée par le chat* était à l'inverse de l'anglais. Faudrait-il dès lors

considérer que, dans la « partie de cartes » de Marcel Pagnol, lorsque Marius dit « tu me fends le cœur, j'ai le cœur fendu par toi », il passe du français à l'anglais ?

Plus sérieusement, associer comme le fait Van Lier la langue française à un jardin, la langue anglaise à la mer, l'allemand à une forge, l'italien à une estrade, l'espagnol à un gril, le russe à une isba, le néerlandais au polder ou le grec à la lumière blanche, tout cela relève au mieux de la poésie, au pire de la métaphore facile et attendue, mais ne constitue pas une théorie. Ou alors, mais ce serait pire que tout, une théorie des climats qui ne dirait pas son nom. Et pourtant !

Et pourtant on lit en toutes lettres que « certaines langues sont en relation étroite avec leur environnement », « qu'une façon de se protéger contre un environnement hostile c'est de multiplier les consonnes », ou que « dans les langages de défense contre l'environnement les voyelles, trop découvertes, sont généralement réduites ». C'est en dire trop ou pas assez, et l'on se précipite sur l'« épilogue linguistique », présenté comme la partie théorique de l'ensemble. Déception : le mot *environnement* n'y apparaît pas une seule fois. D'ailleurs, le lecteur reste ici largement sur sa faim. On a parfois l'impression, lorsque Van Lier parle de désignation digitale et analogique, qu'il rebaptise l'opposition entre dénotation et connotation, et lorsqu'il parle de désignant et de désigné qu'il remplace avec frivolité le signifiant et signifié de Saussure. Mais, derrière ces appellations différentes, où sont les différences théoriques ? Où est l'épistémologie ? Ecrire que « le langage est communicationnel, mental et présentiel-absentiel » ne signifie pas grand chose si l'on n'a pas défini précisément ces termes, et, justement, on ne trouve nulle part ces précisions nécessaires.

Ou encore, lorsque Van Lier définit ce qu'il appelle « l'information digitalisable » comme « celle dont la quantité croît en raison inverse du logarithme de la probabilité », on se dit qu'il mobilise de bien grands mots pour ne rien dire de nouveau. En effet, depuis qu'existe la théorie de l'information, c'est-à-dire depuis la fin des années 1940, l'information est, par définition, conçue comme une fonction inverse de la fréquence, et ce type de formulation (« raison inverse du logarithme de la probabilité ») est de la poudre aux yeux : tout le monde est capable de comprendre que plus un fait, un effet de sens, un comportement, sont rares ou inattendus, plus ils apportent d'information.

Parfois le propos s'appuie sur l'histoire, par exemple lorsqu'il écrit : « Alors que l'italien est du latin parlé continûment pendant vingt siècles, que le français est du latin très tôt parlé par des Germains ou au contact de Germains, l'espagnol est du latin parlé en face d'Arabes ». Et nul ne peut y trouver à redire : il ne s'agit que d'informations. Mais le plus souvent nous sommes dans un autre registre, apprenant que « la sentence espagnole fait le plus souvent un effet de rafale, de tir soutenu et constant », ou que « ce n'est donc pas seulement parce qu'il est le souvenir d'une langue prestigieuse, impériale, que l'italien est si *mémorant*, mais parce que la langue par lui *mémorée* fut elle-même déjà incroyablement *introréverbérante* ». Et les trois termes que j'ai mis en italique dans la dernière phrase ne sont, une fois de plus, nulle part définis.

En bref, Henri Van Lier fait surtout de la littérature, ce qui est son droit le plus strict, ou plutôt il fait de la peinture, fluctuant entre impressionnisme et pointillisme. Cela peut faire rêver le lecteur, parfois le faire sourire et parfois l'agacer. Mais on voit mal quel intérêt représentent ces assertions pour qui cherche à comprendre la complexité des rapports entre langue, histoire et société ?

Qu'apporte par exemple, à propos de l'italien, cet aventureux rapprochement entre deux accents toniques à deux mille ans de distance : « Cicéron ressuscité, et entendant dire aujourd'hui

«Cicciolina», se souviendrait de la façon dont lui-même avait clamé «Catilina» dans sa fameuse invective. Pareille continuité à travers deux millénaires doit d'abord être expliquée, avant d'en mesurer les conséquences éthiques, politiques, culturelles » ? Deux mots de quatre syllabes, l'un latin et l'autre italien, rimant en *lina*, avec la même place de l'accent : hasard peut-être, ou nécessité. Mais cette rencontre mérite-t-elle ces ronflantes déclarations ?

Lorsqu'il pose, en sous-titre, la question *qu'est-ce qu'une langue ?* on se dit qu'enfin nous arrivons au cœur du sujet, mais là aussi nous ne trouvons que quelques banalités sur les relations entre langues et dialectes. Il poursuit en expliquant que, depuis plus de cinquante ans, une partie de la linguistique est dominée par l'obsession de la machine à traduire, ce qui est à la fois vrai et peu original : tout le monde le sait, tout le monde l'a dit ou écrit. Ceci le mène à cette conclusion, qui ne signifie pas grand chose, ou du moins dans laquelle je n'arrive pas à comprendre ce qui peut être dit d'important ou de nouveau : « Si la linguistique est la science du langage en général, elle doit au moins signaler, à défaut de maîtriser, cet aspect essentiel de son objet. Sinon, il serait plus honnête de la redéfinir comme la science du langage traductible exclusivement ».

En bref, avec la meilleure volonté du monde, on peine à trouver une cohérence dans ces pages, certes parfois flamboyantes, mais où la théorie est sacrifiée sur l'autel du style. On a beau revenir en arrière, relire, soupeser ce qui est dit sur les langues que l'on connaît, rien ne semble tenir la route et l'on se demande d'où vient ce quiproquo qui a pu faire croire qu'il y avait là quelque chose de théoriquement neuf. J'ai une hypothèse, certes fragile, celle de l'origine radiophonique de ces chroniques, qui furent d'abord dites, et donc écoutées, peut-être par celui ou celle qui décida ensuite de les publier dans *Le français dans le monde*. On sait ce que la voix, le souffle, peuvent apporter à un texte et je me remémore, en écrivant ceci, la voix de Roland Barthes et ce qu'il appelait lui-même, justement, le « grain de la voix ». Je ne sais rien de la voix d'Henri Van Lier, je ne l'ai jamais entendue, mais elle a peut-être magnifié ses textes aux oreilles de certains. Au point d'en oblitérer le peu de sens ?

*